

# FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

---

ALESSANDRA FERRARO

Simon HAREL, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier ("Cadastres"), 2017, 135 pp.

Cet essai à la verve pamphlétaire qui s'affiche dès le titre nous offre une réflexion critique sur les enjeux que déclenche l'émergence des littératures des Premières Nations d'expression française au Québec, depuis les années 1990. Simon HAREL soutient que ces littératures, généralement reléguées en marge de l'institution littéraire québécoise, remettent en cause la fondation symbolique du Québec à travers les questions territoriales et identitaires qu'elles imposent.

Dans le premier chapitre, "Entre l'enclume et le marteau" (pp. 5-30), HAREL entre en matière en constatant le grand essor que connaissent les littératures des Premières Nations, des Métis et des Inuits dans les derniers trente ans et le succès que remporte, en particulier, la poésie aussi bien chez les écrivains que du côté du public. Il observe également que la posture des nouvelles générations d'écrivains autochtones apparaît plus modérée qu'auparavant, lorsque dans les années 1970 la voix d'An ANTANE KAPESH dénonçait violemment les ravages du colonialisme. L'auteur s'interroge, ensuite, sur le chemin que sont en train de se frayer les littératures autochtones dans un contexte où les Premières Nations se trouvent entre "l'enclume et le marteau, car le Québec francophone, même s'il fut victime, est aussi le dominant par rapport aux Autochtones" (p. 21) et où la diversité culturelle se heurte aux frontières et à la souveraineté de l'État-nation, lorsqu'il s'agit de remettre en cause la question des origines.

Le chapitre suivant, "Ni honte ni dédain" (pp. 31-56), est consacré aux enjeux politiques que soulèvent les littératures des Premières Nations. En s'interrogeant sur la manière dont les Québécois devraient accueillir les revendications autochtones, HAREL examine la posture de la "haine de soi" et le refoulement de l'autre qui en découle, en passant en revue le point de vue de philosophes, d'anthropologues et de psychanalystes québécois et français (Mathieu BOCK-CÔTÉ, Alain FINKIELKRAUT, Alain BADIOU, Alain RENAUT, Denys DELÂGE, Rémi SAVARD, Serge TISSERON, Imre HERMANN). Ce parcours multidisciplinaire per-

met à l'auteur de dénoncer le discours nationaliste québécois qui relie l'identité à une appartenance ethnique.

Dans le troisième chapitre, "L'américanité commune de nos origines" (pp. 57-73), HAREL prône l'égalité des littératures des Premières Nations et de la littérature québécoise sur le territoire symbolique de l'américanité. Il envisage la coexistence de ces littératures en interprétant le décentrement entraîné par l'émergence des littératures autochtones à l'instar de la littérature migrante dans les années 1980. Les voix autochtones doivent toutefois composer avec un courant littéraire contemporain régionaliste dont HAREL dévoile le paradoxe. Ce néo-terroir cache, derrière son approche décentrée du territoire et de l'identité, un "recentrement exclusif" (p. 67) où le métissage franco-indien tient à une nouvelle posture coloniale.

Le quatrième chapitre, "Ce que peut la littérature" (pp. 75-97), présente une réflexion sur ce qu'apportent les littératures des Premières Nations à la société québécoise par le biais de l'actualisation de leurs cosmogonies. C'est l'occasion pour l'auteur de commenter quelques ouvrages autochtones, à partir du premier roman de Naomi FONTAINE, *Kuessipan* (2011), en passant par le premier recueil poétique de Natasha KANAPÉ FONTAINE, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2012), et les poèmes de *Bâtons à message* (2009) et *Un thé dans la toundra* (2013) de Joséphine BACON.

Dans sa conclusion, "Sortir de sa réserve" (pp. 99-117), HAREL invite à tirer les littératures des Premières Nations de leur état subalterne en adoptant une logique pluraliste. Un véritable dialogue culturel ne peut avoir lieu qu'en se détournant des revendications territoriales et des perspectives exclusives encore ancrées dans le mythe du Nouveau Monde et l'intégrité de l'État-nation. Les littératures autochtones expriment un "droit de réserve" à ces discours dominants en faisant appel à un espace commun et à une mémoire partagée, ce que rend possible leur "médiance", selon la notion forgée par Augustin BERQUE<sup>1</sup>, et leur "passage de l'oralité à l'écriture, de la langue maternelle à la langue d'usage, de la langue effacée, de la langue ainsi détruite, génocidée par l'institution scolaire, à sa remédiation dans une autre langue" (pp. 114-115).

Amandine BONESSO

---

1 Augustin BERQUE, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, GIP Reclus, 1990.